

Promenades dans l'imaginaire

La France des écrivains, Paris, Gallimard, « Guides Gallimard », 1997, 224 pages.

Suzanne Martin

Volume 40, Number 3 (237), June 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31839ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Martin, S. (1998). Review of [Promenades dans l'imaginaire / *La France des écrivains*, Paris, Gallimard, « Guides Gallimard », 1997, 224 pages.] *Liberté*, 40(3), 134–143.

SUZANNE MARTIN

PROMENADES DANS L'IMAGINAIRE

La France des écrivains, Paris, Gallimard, « Guides Gallimard », 1997, 224 pages.

Quel démon nous pousse sur les routes, à la recherche de lieux qui n'existent que dans les livres? Le paysage le plus banal, la moindre église de campagne, la lande la plus désolée, s'ils apparaissent dans les pages d'un roman s'auréolent d'un charme mystérieux qu'aucun lieu réel ne possède. Cherchez dans votre mémoire, du pôle à l'équateur, de l'est à l'ouest, dans les grandes capitales ou au fond du désert de Gobi, derrière tous ces endroits qui vous font rêver, vous trouverez toujours quelque roman, quelque récit de voyage, un poème, un texte qui vous aura marqué. Oscar Wilde soutenait que les brouillards de Londres n'existaient pas avant que Turner ne les ait peints; il en va de même de beaucoup de lieux qui doivent une grande partie de leur célébrité à la littérature. Les impressions d'enfance, qui imprègnent si profondément la sensibilité, sont souvent décisives. On ne dira jamais assez l'influence de ces romans, même des plus médiocres, qui vous entraînent au fond de la jungle néo-zélandaise ou, dans les steppes enneigées, vers Irkoutsk.

La géographie réelle, les cartes avec leurs longitudes et leurs latitudes qui quadrillent le globe terrestre, se

double d'une géographie imaginaire dont les écrivains sont les seuls cartographes. On pourrait comparer cette géographie aux anciennes cartes, les portulans tout enluminés, qui relevaient tout autant de l'art pictural (et de la fiction!) que de la science. Dans cette géographie imaginaire, certains pays sont mieux représentés que d'autres et cela n'a rien à voir avec la taille ou la population du pays. Une mappemonde établie à partir de la littérature, projet qui avait tenté les surréalistes, réserverait certainement quelques surprises. Le pays le mieux représenté — en fait, il s'agrandirait aux dimensions d'un continent — serait sans doute la France. La France qui compte tant d'écrivains et dont chaque province, région, département, chef-lieu, a servi de cadre à une œuvre littéraire, a été chanté (ou vilipendé) par un romancier ou un poète, ou a vu naître un écrivain. Depuis la *Chanson de Roland*, où l'on trouve déjà l'expression « douce France », jusqu'au plus récent roman, la France des écrivains se porte, et s'exporte, très bien.

La France des écrivains, c'est le titre d'un guide de voyage publié il y a quelque temps chez Gallimard, dans une collection qui comprend également des ouvrages sur Istanbul ou Prague. Le livre se présente sur papier mat, couleur de vieil ivoire, avec des photos noir et blanc, et l'élégant format allongé qui est la marque de cette collection. C'est un fort bel objet, qui possède le charme des albums-photos de jadis. Et cela se lit comme un roman: c'est vivant, bien documenté, parfois drôle, jamais ennuyeux. Des Ardennes à la Méditerranée, de la Bretagne à l'Alsace et jusqu'à l'ombrageuse Corse, pas une région qui n'ait eu ses chantres, sans parler de Paris dont les amoureux, « piétons », « paysans » ne se comptent plus. On peut découvrir au fil de ces pages le pays « bleu » de Colette, ses forêts et ses ruisseaux secrets, le moulin de Daudet, la Mare au diable et le château de la bonne dame de Nohant, la Normandie de Flaubert et de Maupassant,

mais aussi celle d'Arsène Lupin, le pays de Caux, châteaux, églises et passages secrets compris. Le château de Grignan, où résidait la destinataire de la plus célèbre correspondance de France et de Navarre, accueille aujourd'hui les visiteurs, et le voyageur a le choix entre la Provence des hautes montagnes de Giono, âpre et secrète, et celle de Mistral ou de Pagnol. Quelques exceptions dans ce florilège d'écrivains français: le chapitre consacré à l'Alsace évoque le séjour à Strasbourg d'un jeune Allemand appelé à de hautes destinées, un certain Goethe, et Paris se souvient des Miller et des Hemingway qui fuyaient le cauchemar climatisé.

On pourra consulter des plans où sont signalés les hauts lieux du Paris balzacien, du Paris surréaliste, ou celui des romans de Zola. De véritables circuits parallèles pour visiteurs d'un nouveau genre! Le guide signale également des itinéraires comme «La Route historique Stendhal» à Grenoble et dans ses environs, ce qui peut sembler le comble de l'ironie si on se souvient des sentiments de l'écrivain à l'égard de sa ville natale, mais c'étaient les mentalités et non pas le paysage que le futur auteur de *La Chartreuse* haïssait. Son âme rêveuse et tendre, nourrie de Rousseau, s'exaltait à la vue des Alpes et tout véritable stendhalien peut sans doute prendre plaisir à marcher sur ses traces en attendant de voir les rives du lac de Côme... D'autres iront se promener dans la petite ville «supérieurement idiote» à la recherche de l'homme aux semelles de vent, immobilisé en apparence sous une pierre tombale, en se disant qu'un poète peut tout aussi bien avoir été formé par tout ce qu'il voulait fuir. Et pour un Mauriac, dont l'œuvre appartient tout autant au terreau bordelais que ses vignobles, combien d'exemples d'écrivains dont les liens avec le sol natal sont beaucoup plus secrets, subtils et déconcertants. Il n'en demeure pas moins que la France semble produire *naturellement* des écrivains et surtout, comme l'ont

remarqué les auteurs étrangers qui ont eu le bonheur d'y vivre, les honorer, fût-ce après leur mort. Il y a là matière à réflexion pour certain jeune pays, plus pressé de conscrire ses écrivains que de les lire ou de les célébrer.

Chacun, selon ses goûts et ses lectures, pourra se faire son propre itinéraire dans l'Hexagone. Je ne dévoilerai pas toutes les merveilles que renferme cet ouvrage; il vaut mieux que vous les découvriez vous-mêmes. La première — et parfois la plus heureuse — étape du voyage n'est-elle pas celle des guides, des cartes et des estampes? Il faut cependant distinguer les lieux qui ont été le cadre d'un roman ou d'un récit et ceux qui, plus banalement, virent naître un écrivain et honorent sa mémoire. Si les seconds ont leurs fidèles, dont le cœur bat la chamade à la vue du bureau de Balzac, les premiers sont souvent plus attirants, parce que nous les avons imaginés; mais on y risque davantage la déception, le rêve brisé, le regret d'être allé voir, d'avoir voulu franchir l'enceinte du paradis perdu. Et il y a aussi la question du temps. Si elle se pose avec moins d'acuité pour les écrivains contemporains, qu'en est-il pour ceux des siècles précédents? Pour nous qui savons que «la forme d'une ville change plus vite, hélas! que le cœur d'un mortel», cette certitude est angoissante. Sommes-nous condamnés à trouver, par exemple, la maison de N... remplacée par un supermarché ou une station-service? Si le château, et la tour, de Montaigne existent toujours, d'autres sites, à Paris et en régions, ont succombé au «progrès» mais il en reste suffisamment, comme l'atteste ce guide, pour combler les lecteurs qui voudront partir, sillonner l'Hexagone, pour voir les mêmes lieux et les mêmes nuages que leurs écrivains préférés. Le lecteur enthousiaste peut certes avoir quelques hésitations avant de se transformer en voyageur enthousiaste. Ne vaut-il pas mieux se contenter d'imaginer plutôt que d'aller très loin chercher la désillusion? L'alchimie de l'écriture change souvent le

plomb en or, mais l'opération inverse peut se produire pour le naïf explorateur des continents littéraires. Combien de fervents lecteurs de Proust sont revenus désenchantés de leur pèlerinage à Illiers-Combray? Il ne faut pas confondre le point de départ de l'écrivain et le point d'arrivée...

Malgré toutes ces objections, que je n'avais pas manqué de me faire, je partis par une belle journée de juin, il y a quelques années, un exemplaire des *Filles du feu* sous le bras, à la recherche du Valois de Nerval. C'était mon premier séjour en France et je n'avais rien de plus pressé, à quelques jours de mon retour, que d'aller voir ce qui pouvait subsister des paysages de *Sylvie*. À la Gare du Nord, je prends le train en direction de Crépy-en-Valois, un nom qui déjà chante à mes oreilles. Le Valois¹ fait maintenant partie de la banlieue parisienne, non loin de Roissy, et le trajet n'est pas long. Les abords de la gare de Le Plessis-Belleville, où je descends, confirment mes pires appréhensions; le paysage, d'une outrageante banalité, aurait refroidi les plus brûlants enthousiasmes! Après environ deux kilomètres de marche le long de la Nationale 330 («trafic intense de poids lourds», dit le *Michelin*, hélas! oui), le paysage change soudainement, devient vallonné, comme si j'avais franchi quelque frontière invisible, tandis que le clocher d'Ermenonville se profile à l'horizon. L'espoir renaît.

Ermenonville est un village qui a conservé son cachet de jadis, avec de belles maisons de pierre, un certain air de tranquillité, qui fait oublier que nous sommes tout près de l'agitation parisienne, et une statue de Rousseau. Je ne m'y arrête pas tout de suite, car je veux d'abord visiter l'abbaye de Chaâlis, à un kilomètre de là. La route traverse une partie de la forêt d'Ermenonville où se trouve

1. Si l'on veut être plus précis, Chaâlis et Ermenonville font partie du Senlisis, géographiquement parlant, région habituellement incluse dans le Valois.

le domaine de Chaâlis. «Chaâlis, est-ce que cela existe encore?» se demandait déjà le narrateur d'*Angélique*. Le domaine, qui comprend les ruines de l'abbaye, qui date du XII^e siècle, un château, une chapelle et une roseraie, appartient à l'Institut de France. Le château (XVIII^e siècle) abrite un musée consacré à Rousseau.



Ruines de l'abbaye de Chaâlis.

(Photo de l'auteur)

Les ruines de l'abbaye, qui découpent leurs ogives sur le ciel de l'Île-de-France, sont impressionnantes. Les grands arbres du parc, la végétation qui envahit les pierres, grimpe le long des murs, encadre les ogives, la beauté mélancolique de l'ensemble font pénétrer les visiteurs dans un autre monde. Idéalement, il faudrait voir Chaâlis le soir, chose impossible de nos jours. Mais ce monument, avec ses chapiteaux qui reposent dans les herbes, les «arcades byzantines» de son cloître, a gardé, même en plein jour, le

caractère mystérieux qui charmait Nerval. On ne serait pas surpris d'y voir quelque apparition de jeune fille ou d'entendre des voix célestes s'élever au-dessus des ruines.

Derrière la petite chapelle, de style gothique rayonnant, la roseraie est délimitée par un mur du XVI^e siècle où l'on peut toujours voir les armes du cardinal d'Este que décrit Gérard. Les roses sont magnifiques et seule y manque la rose trémière, si chère à l'auteur d'*Artémis*; en tant que fausse rose, elle n'a pas sa place ici. Je recueille quelques pétales tombés. Je les ai toujours.

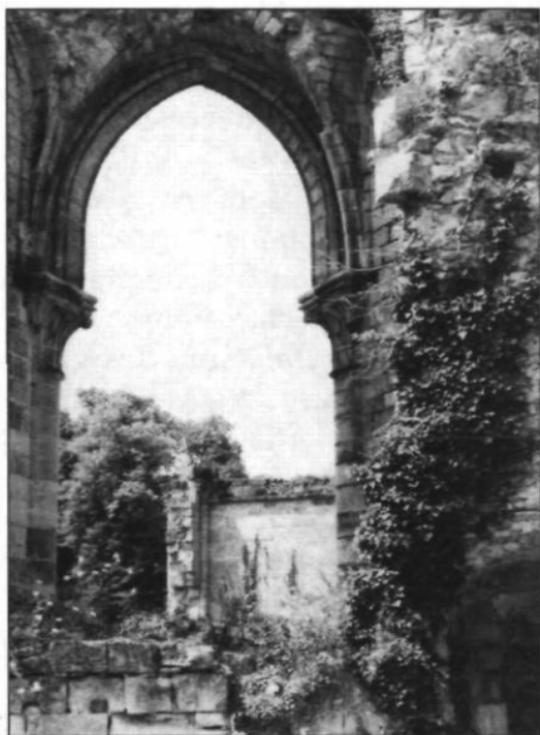
Je reprends le chemin d'Ermenonville où le domaine du marquis de Girardin a été préservé et est ouvert au public. C'est là que j'allais vivre le plus beau moment de mon voyage. Le château et son étang aux cygnes, le Temple de la philosophie, l'île aux Peupliers avec le tombeau (vide) de Rousseau, les grands arbres, les ruisseaux, et tout ce merveilleux jardin paysager qu'avait dessiné le marquis de Girardin existent toujours. Rousseau vécut ici ses derniers jours heureux, de la fin de mai 1778 jusqu'à sa mort le 2 juillet. Nous étions à la fin de juin. Je voyais donc le parc tel qu'il l'avait vu: la même végétation, le même ciel. Et Gérard, si proche à bien des égards de l'auteur des *Rêveries du promeneur solitaire*, a chanté ce lieu, où se réunissaient les Illuminés avant la Révolution, et qui appartenait pour lui au vert paradis.

Assise au pied d'un arbre, je relis:

Lorsque je vis briller les eaux du lac à travers les branches des saules et des coudriers, je reconnus tout à fait un lieu où mon oncle, dans ses promenades, m'avait conduit bien des fois: c'est le Temple de la philosophie, que son fondateur n'a pas eu le bonheur de terminer. Il a la forme du temple de la sibylle Tiburtine, et, debout encore, sous l'abri d'un bouquet de pin, il étale tous ces grands noms de la pensée qui commencent par Montaigne et Descartes, et qui s'arrêtent à Rousseau.

Cet édifice inachevé n'est déjà plus qu'une ruine, le lierre le festonne avec grâce, la ronce envahit les marches disjointes.

(Sylvie, chap. IX)



Ermenonville. Parc Jean-Jacques Rousseau.

Le Temple de la philosophie.

(Photo de l'auteur)

Plus de cent ans plus tard, le petit temple rond, qui surplombe l'île aux Peupliers, apparaît relativement bien conservé dans son écrin de verdure. À sa base, des bas-reliefs, dont une fleur de lotus et un buste de pharaon égyptien, qui ont probablement une signification ésotérique. L'île elle-même est inaccessible sans barque, et les peupliers, qui montent la garde devant le tombeau,

évoquent les cyprès des cimetières méditerranéens. Dans cette contrée, que Nerval aimait à comparer à l'Italie, le parc, avec ses plans d'eau et ses ruines «antiques», rappelle en effet les jardins de la péninsule. Quel cadre pour le tombeau de Rousseau! Que ne l'y ont-ils laissé.

C'est tout le XVIII^e siècle, dans son versant rousseauiste et romantique, qui revit ici avec son culte de l'amitié, sa croyance en la philosophie, son goût pour les jardins parsemés de petits édifices néo-classiques qui invitent à on ne sait quel voyage à Cythère, sa douceur de vivre. Les lieux eux-mêmes sont chargés de poésie. S'il y a véritablement un génie du lieu², il s'est manifesté pour moi ce jour-là. J'ai eu la chance d'être presque seule dans ce parc, peu fréquenté par les visiteurs. Tantôt je me promenais, tantôt je m'arrêtais sous les grands arbres, contemplant les reflets du ciel et de la végétation dans l'eau, m'efforçant de graver le paysage dans ma mémoire. J'y aurais volontiers passé le reste de mes jours. Oui, les lieux possèdent un génie propre et le souvenir de deux grands écrivains, dont l'un fut le disciple de l'autre, ne faisait, en quelque sorte, que le révéler. On ne saurait trop se préparer à de telles rencontres par la lecture et la rêverie.

Au bureau d'information touristique, où je fais ample provision de dépliants sur le Valois, un visiteur demande: «Rousseau, c'est bien lui qui s'est pendu?» La dame lui explique que c'est plutôt Nerval qui... Voilà nos deux écrivains à nouveau réunis!

Je m'enquiers de Mortefontaine. Le domaine, maintenant propriété privée, est inaccessible. Déjà, dans *Sylvie*, Mortefontaine, dont le nom a été changé pour Montagny, semblait frappé d'interdit: terre maternelle, domaine de la Morte. Consolons-nous, il existe des gravures du «châ-

2. Voir Michel Butor, *Le Génie du lieu*, Grasset, 1958.

teau de briques à coins de pierre» et, pour les étangs, le merveilleux tableau de Corot³.

Je dois finalement m'arracher à ce lieu pour rentrer à Paris. C'est une étrange impression que celle d'avoir touché un rêve. Je regarde parfois les photos que j'ai prises, preuve concrète que ces lieux existent ailleurs que dans mon imagination. Je me promets de visiter un jour Senlis, Othys ou Chantilly. Je sais, même si je suis revenue enchantée, au sens premier, de ma promenade à Ermenonville, que la coïncidence entre le réel et l'imaginaire n'est malheureusement pas toujours aussi parfaite. Mais il arrive que la porte du paradis s'entrouvre...

3. *Souvenir de Mortefontaine* (Musée du Louvre). Voir aussi *L'Île heureuse* (Musée des beaux-arts de Montréal), tableau qui semble sortir des pages de *Sylvie*.